







A. 001 -

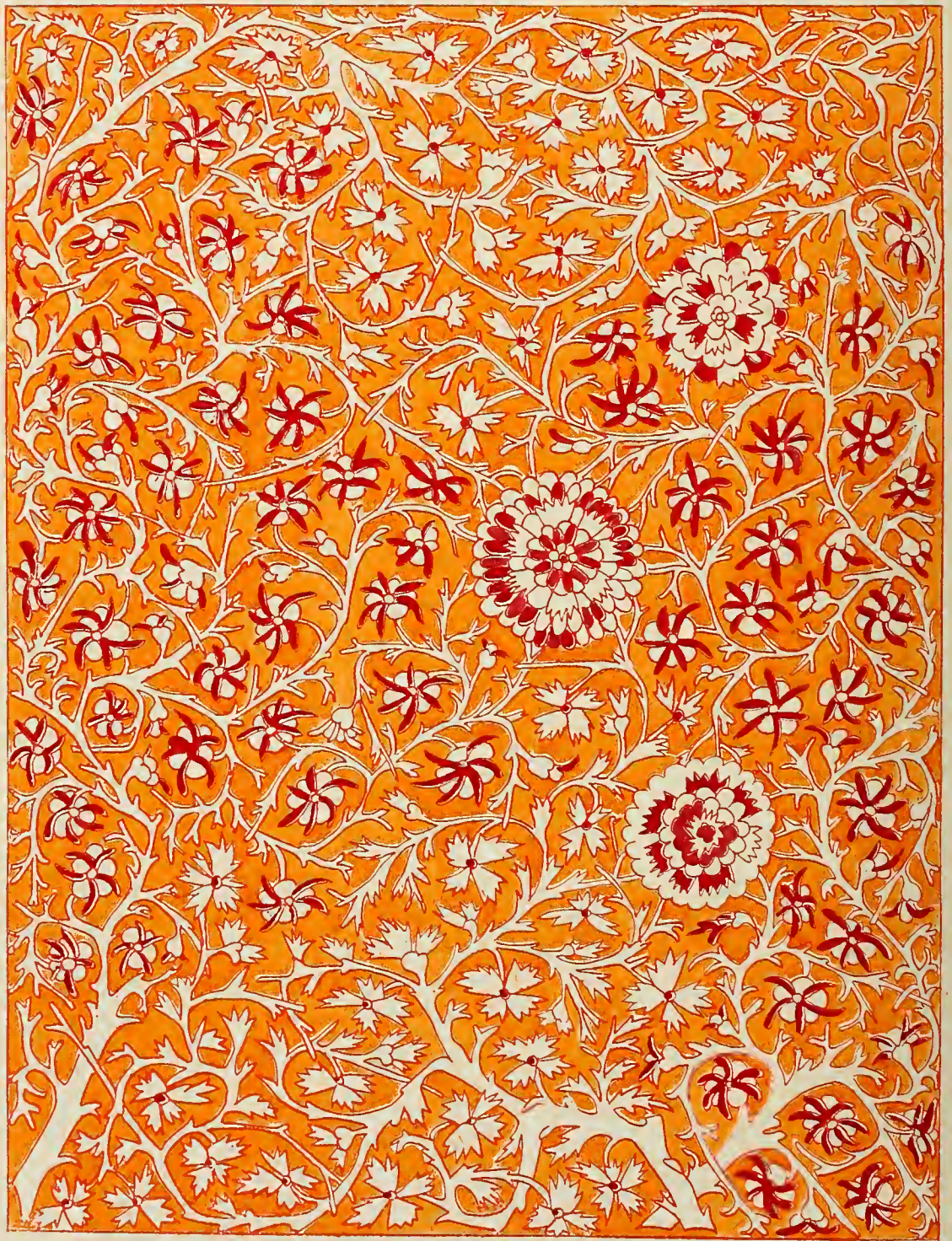




A. S. POUCHKINE

CONTE DE TSAR
SALTAN
ET DE SON FILS LE
GLORIEUX ET PUISSANT
PRINCE GVIDON SALTA-
NOVITCH
ET DE SA BELLE PRINCES-
SE CYGNE
MIS EN FRANÇAIS PAR
CLAUDE ANET
ILLUSTRÉ ET ORNÉ PAR
NATALIA GONTCHAROVA
SE TROUVE A PARIS
A LA SIRÈNE
XXIX BD. MALESHERBES
MDCCCCXXI.

ÉDITIONS
DE LA SIRÈNE





ROIS jeunes filles
sous la fenêtre filaient
tard dans la soirée.

— Si j'étais Tsaritsa, dit l'une d'elles, je préparerais un festin moi-même pour le monde entier.

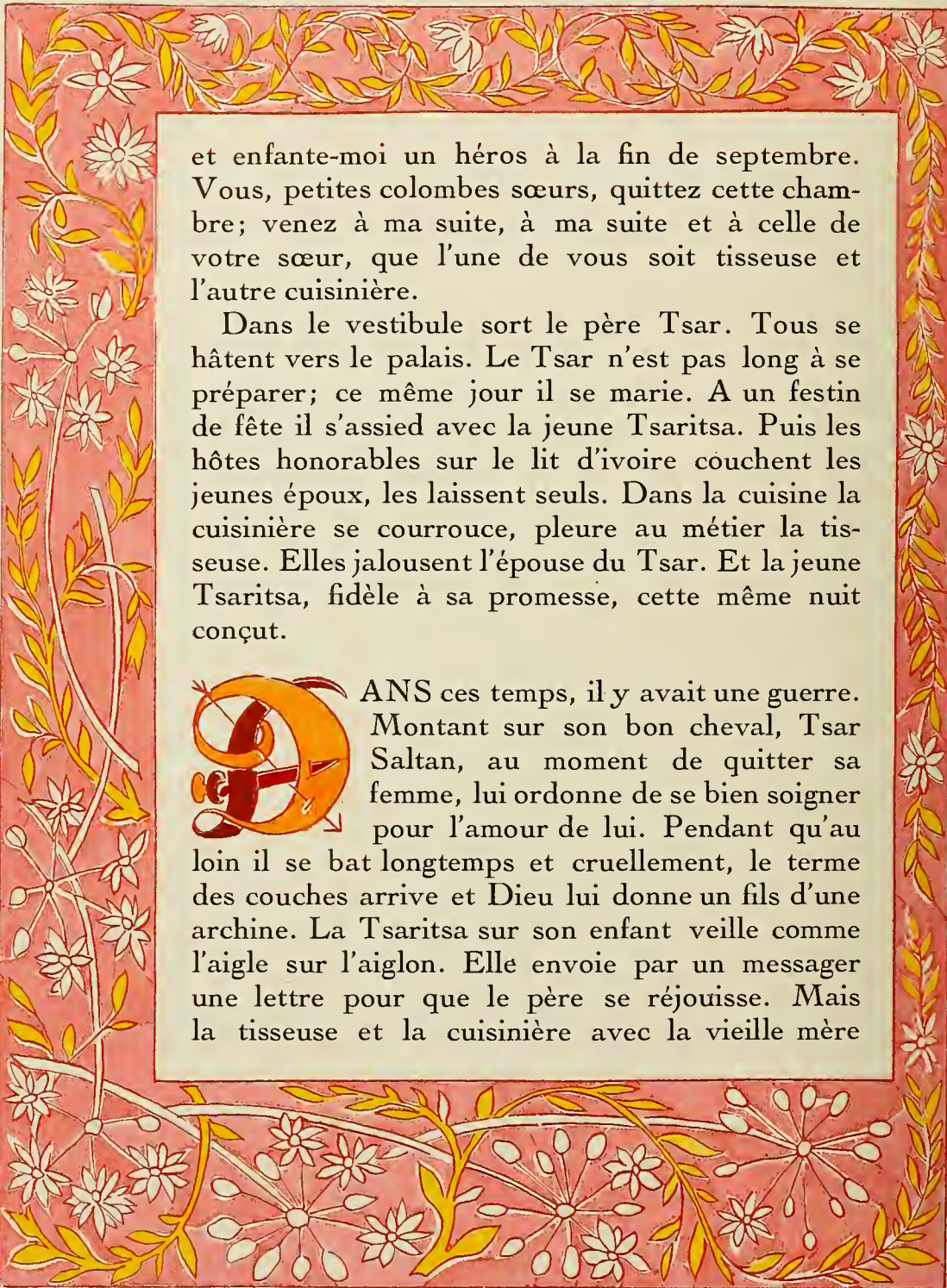
— Si j'étais Tsaritsa, dit sa sœur, pour le monde entier, seule, je tisserais du lin.

— Si j'étais Tsaritsa, dit la troisième sœur, à notre père Tsar, j'enfanterais un héros.



A peine a-t-elle eu le temps de parler, la porte grince doucement et dans la chambre des femmes entre le Tsar, Seigneur du Pays. Pendant toute la conversation, il s'était tenu derrière la palissade. Le discours de la dernière l'avait entièrement charmé.

— Bonjour, belle jeune fille, dit-il, sois Tsaritsa



et enfante-moi un héros à la fin de septembre. Vous, petites colombes sœurs, quittez cette chambre; venez à ma suite, à ma suite et à celle de votre sœur, que l'une de vous soit tisseuse et l'autre cuisinière.

Dans le vestibule sort le père Tsar. Tous se hâtent vers le palais. Le Tsar n'est pas long à se préparer; ce même jour il se marie. A un festin de fête il s'assied avec la jeune Tsaritsa. Puis les hôtes honorables sur le lit d'ivoire couchent les jeunes époux, les laissent seuls. Dans la cuisine la cuisinière se courrouce, pleure au métier la tisseuse. Elles jalourent l'épouse du Tsar. Et la jeune Tsaritsa, fidèle à sa promesse, cette même nuit conçut.

DANS ces temps, il y avait une guerre. Montant sur son bon cheval, Tsar Saltan, au moment de quitter sa femme, lui ordonne de se bien soigner pour l'amour de lui. Pendant qu'au loin il se bat longtemps et cruellement, le terme des couches arrive et Dieu lui donne un fils d'une archine. La Tsaritsa sur son enfant veille comme l'aigle sur l'aiglon. Elle envoie par un messenger une lettre pour que le père se réjouisse. Mais la tisseuse et la cuisinière avec la vieille mère



Babarikha veulent faire périr l'enfant. Elles ordonnent d'arrêter le messenger. Elles-mêmes en expédient un autre, avec ce message mot pour mot :

« La Tsaritsa dans la nuit a mis au monde, — ni un fils, ni une fille, ni un souriceau, ni une petite grenouille, — mais un petit animal qu'on n'a jamais vu. »



UAND le Tsar père entend ce que lui rapporte le messenger, dans sa colère il perd la tête et ordonne de le pendre. Mais, s'adoucissant pour cette fois, il donne au messenger un ordre tel :

« Attendre le retour du Tsar pour une décision suivant la loi. »



E messenger part avec la missive, arrive enfin. La tisseuse et la cuisinière, avec la vieille mère Babarikha ordonnent de lui dérober le message, l'enivrent, et dans la sacoche vide elles glissent une autre lettre. Et le messenger ivre remet ce même jour un ordre tel :

« Le Tsar ordonne à ses boyards, sans perte de temps inutile, de jeter secrètement dans l'abîme des eaux la Tsaritsa et son fruit. »



Rien à faire ! Les boyards, plaignant le Souverain et la jeune Tsaritsa, entrent en foule dans la chambre à coucher, lui signifient la volonté du Tsar, le sort funeste qui l'attend, elle et son enfant, lisent à haute voix l'ordre. Ils jettent sur l'heure même la Tsaritsa et son fils dans un tonneau, le goudronnent, le roulent, le lancent sur l'océan. Ainsi l'a ordonné Tsar Saltan.



U ciel bleu les étoiles brillent ; sur la mer bleue les vagues écument ; un nuage dans le ciel passe ; le tonneau flotte sur la mer. Comme une veuve douloureuse, la Tsaritsa pleure, se débat dans le tonneau et son enfant grandit là, non par jour, mais par heure. Le jour passe, la Tsaritsa se lamente ; mais l'enfant supplie la vague :

— O vague, ma vague, toi errante et libre, tu roules où tu veux. Tu polis les pierres marines, tu couvres les grèves de la terre, tu soulèves les navires ; ne perds pas notre vie, dépose-nous sur la terre ferme.

Et la vague obéit ; sur la rive elle pousse légèrement le tonneau, puis se retire sans bruit. La mère avec son enfant est sauvée ; elle sent la terre sous elle. Mais qui les tirera du tonneau ? Il n'est

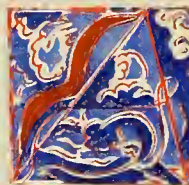


pas possible que Dieu les abandonne. Son fils se levant sur ses petites jambes, pressant avec sa petite tête le fond du tonneau fait un léger effort :
— Si j'ouvrais ici une fenêtre sur le monde? dit-il.

Il crève le tonneau et sort.



A mère et le fils sont maintenant en liberté; ils voient une colline dans un vaste champ que la mer bleue entoure. Un chêne vert est sur la colline. Le fils réfléchit: « Un bon souper ferait bien notre affaire. » Il casse une branche de chêne, la courbe en un arc dur. Du cordon de soie de sa croix, il fait la corde de l'arc. Il prend une mince branche, l'aiguise en flèche légère. Et il va au bord de la vallée, près de la mer chercher du gibier.



peine arrive-t-il à la mer, qu'il entend comme un gémissement; tout n'est pas calme sur la mer. Il regarde; il voit un drame affreux: un cygne se débat dans la houle; un vautour est au-dessus de lui; l'infortuné s'agite; l'eau alentour écume et se trouble. Déjà le vautour tend ses serres; le bec sanglant s'acère, mais juste à ce



moment la flèche chante et se fiche dans le cou du vautour. Le vautour dans la mer verse son sang. Le Tsarevitch abaisse son arc. Il regarde : le vautour dans les flots se noie et pousse des cris qui ne sont pas d'un oiseau. Le cygne nage autour du vautour cruel, lui assène des coups de bec, hâte sa fin prochaine, le bat des ailes et le noie dans la mer. Puis, au Tsarevitch il s'adresse en langue russe :

— O toi, Tsarevitch, mon sauveur, puissant libérateur, ne t'attriste pas si à cause de moi pendant trois jours tu ne manges pas parce que la flèche s'est perdue dans la mer. C'est un malheur... qui n'est pas un malheur. Je te le revaudrai largement ; je te servirai par la suite. Ce n'est pas un cygne que tu as sauvé : c'est une jeune fille que tu as gardée à la vie. Ce n'est pas un vautour que tu as tué : c'est un enchanteur que tu as abattu. De ma vie je ne t'oublierai. Tu me trouveras partout, et maintenant retourne d'où tu viens. Ne t'afflige pas et va dormir.



E'ENVOLE l'oiseau cygne. Le Tsarevitch et la Tsaritsa ayant passé un jour entier sans manger décident de se coucher à jeun. Et voici que le Tsarevitch ouvre les yeux, rejette les

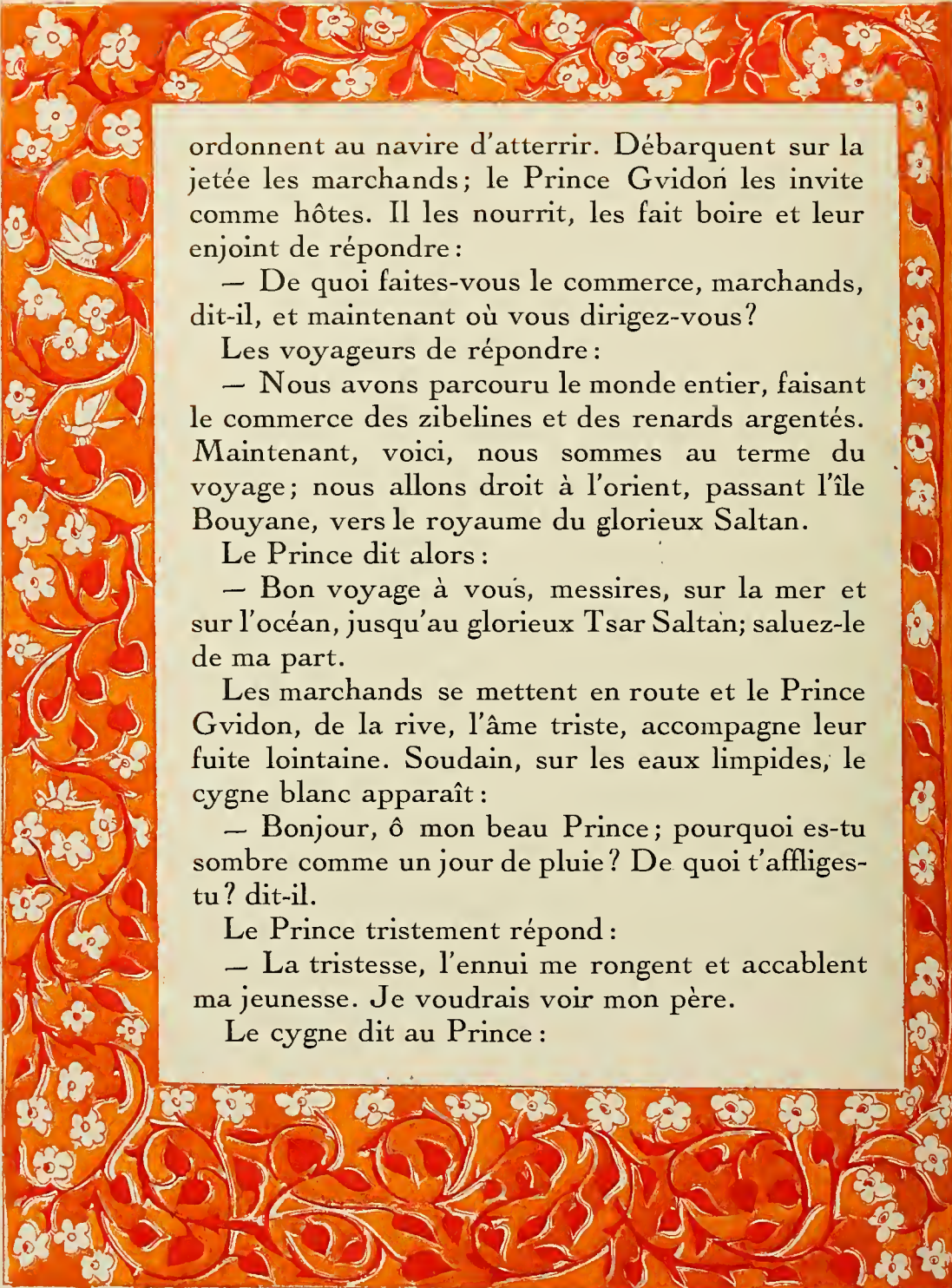
rêves de la nuit et s'émerveille : devant lui il voit une ville grande ; les murs ont des créneaux rapprochés et derrière les murailles blanches brillent les coupoles des églises et des saints monastères. Vite il réveille la Tsaritsa ; comme elle est surprise :

— Il en arrivera encore bien d'autres, dit-il, je vois que mon cygne commence à se divertir.

La mère et le fils vont vers la ville. A peine ont-ils atteint les remparts, le carillon assourdissant des cloches monte de tous côtés. Le peuple en foule vient à leur rencontre ; les chœurs des églises louent Dieu. Dans les carrosses dorés, les boyards resplendissants les reçoivent. Tous les célèbrent à haute voix. Ils couronnent le Tsarevitch d'un bonnet princier et le proclament leur chef. Dans sa capitale avec l'autorisation de la Tsaritsa ce même jour il commence à régner sous le nom de Prince Gvidon.



Le vent court sur la mer, pousse un navire qui file sur les vagues, toutes voiles gonflées. Les matelots s'émerveillent, réunis sur le pont, à voir sur une île connue un miracle en plein jour : une ville nouvelle aux coupoles d'or, un port avec une forte jetée. Les canons du port tirent,



ordonnent au navire d'atterrir. Débarquent sur la jetée les marchands; le Prince Gvidon les invite comme hôtes. Il les nourrit, les fait boire et leur enjoint de répondre :

— De quoi faites-vous le commerce, marchands, dit-il, et maintenant où vous dirigez-vous?

Les voyageurs de répondre :

— Nous avons parcouru le monde entier, faisant le commerce des zibelines et des renards argentés. Maintenant, voici, nous sommes au terme du voyage; nous allons droit à l'orient, passant l'île Bouyane, vers le royaume du glorieux Saltan.

Le Prince dit alors :

— Bon voyage à vous, messires, sur la mer et sur l'océan, jusqu'au glorieux Tsar Saltan; saluez-le de ma part.

Les marchands se mettent en route et le Prince Gvidon, de la rive, l'âme triste, accompagne leur fuite lointaine. Soudain, sur les eaux limpides, le cygne blanc apparaît :

— Bonjour, ô mon beau Prince; pourquoi es-tu sombre comme un jour de pluie? De quoi t'affliges-tu? dit-il.

Le Prince tristement répond :

— La tristesse, l'ennui me rongent et accablent ma jeunesse. Je voudrais voir mon père.

Le cygne dit au Prince :

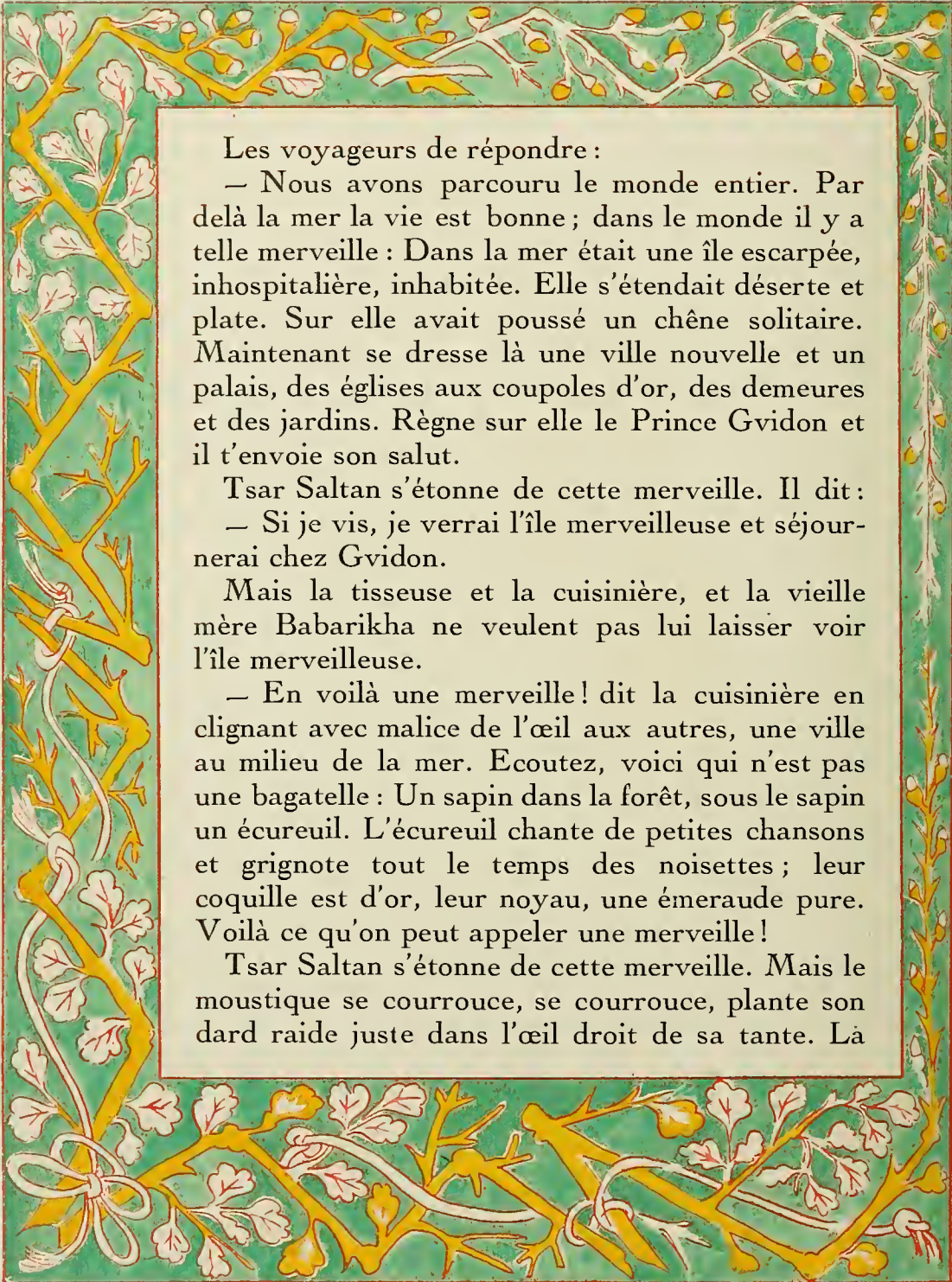
— C'est là tout ton chagrin? Ecoute, veux-tu sur la mer voler jusqu'au navire? Sois, ô Prince, changé en un moustique.

Et, battant des ailes, il l'éclabousse de la tête aux pieds. Le Prince devient petit comme un point et se change en moustique. Il vole, bourdonne, rattrape le navire sur la mer, s'y pose doucement et se cache dans une fissure.



Le vent gaiement siffle. Le navire gaiement fuit, passant l'île Bouyane, vers le royaume du glorieux Saltan. Et déjà de loin les voyageurs voient la terre désirée. Sur la rive descendent les marchands. Tsar Saltan les invite comme hôtes; derrière eux jusqu'au palais vole notre Prince hardi. Il voit: Tout resplendissant d'or, Tsar Saltan est assis dans le palais, sur le trône et sous la couronne. La tristesse est sur son visage. La tisseuse et la cuisinière, avec la vieille mère Babarikha, sont assises près du Tsar, ne le quittent pas des yeux. Tsar Saltan fait asseoir les marchands à sa table et leur demande:

— Eh bien, messires marchands, avez-vous été longtemps en route? Et où avez-vous voyagé? La vie par delà la mer est-elle bonne ou mauvaise? Et quelle merveille y a-t-il au monde?



Les voyageurs de répondre :

— Nous avons parcouru le monde entier. Par delà la mer la vie est bonne ; dans le monde il y a telle merveille : Dans la mer était une île escarpée, inhospitalière, inhabitée. Elle s'étendait déserte et plate. Sur elle avait poussé un chêne solitaire. Maintenant se dresse là une ville nouvelle et un palais, des églises aux coupes d'or, des demeures et des jardins. Règne sur elle le Prince Gvidon et il t'envoie son salut.

Tsar Saltan s'étonne de cette merveille. Il dit :

— Si je vis, je verrai l'île merveilleuse et séjournerai chez Gvidon.

Mais la tisseuse et la cuisinière, et la vieille mère Babarikha ne veulent pas lui laisser voir l'île merveilleuse.

— En voilà une merveille ! dit la cuisinière en clignant avec malice de l'œil aux autres, une ville au milieu de la mer. Ecoutez, voici qui n'est pas une bagatelle : Un sapin dans la forêt, sous le sapin un écureuil. L'écureuil chante de petites chansons et grignote tout le temps des noisettes ; leur coquille est d'or, leur noyau, une émeraude pure. Voilà ce qu'on peut appeler une merveille !

Tsar Saltan s'étonne de cette merveille. Mais le moustique se courrouce, se courrouce, plante son dard raide juste dans l'œil droit de sa tante. Là

cuisinière pâlit, s'évanouit, l'œil crevé. Les serviteurs, la mère et la sœur avec des cris poursuivent le moustique.

— Maudit moustique ! Que je t'attrape...

Mais lui, par la fenêtre, tranquillement vers son royaume à travers la mer s'envole.



E nouveau le Prince marche au bord de la mer bleue, ne détache pas les yeux de la mer bleue ; il regarde. Soudain sur les eaux limpides, le cygne blanc apparaît.

— Bonjour, mon beau Prince, pourquoi es-tu sombre comme un jour de pluie, de quoi t'affliges-tu ? lui dit-il.

Le Prince Gvidon lui répond :

— La tristesse, l'ennui, me rongent. Je voudrais une merveille étonnante. Il est quelque part un sapin dans la forêt, sous ce sapin un écureuil, — une merveille vraiment, pas une bagatelle ! L'écureuil chante de petites chansons, et grignote tout le temps des noisettes ; mais les noisettes ne sont pas de simples noisettes ; leur coquille est d'or ; le noyau une émeraude pure. Mais peut-être les gens mentent-ils ?

Au Prince, le Cygne répond :

— Le monde dit vrai de l'écureuil ; cette mer-

veille, je la connais. Cesse, Prince, ô mon âme, de t'attrister. Je suis heureux de te rendre service de bonne amitié.

L'âme apaisée, le Prince regagne sa maison. A peine est-il entré dans la large cour, quoi? Sous un haut sapin, il voit un écureuil qui devant tous grignote une noisette d'or; il en tire une petite émeraude, ramasse les coquilles, les range en tas égaux et, sifflotant parfois, chante devant les spectateurs honorables: "*Au jardin, au potager.*"

Le Prince Gvidon s'étonne.

— Ah, merci, dit-il, quel cygne! Que Dieu lui donne d'être joyeux comme moi!

Puis le Prince construit pour le petit écureuil une maison de cristal, lui donne un peloton de garde et en même temps ordonne à un scribe de tenir un compte strict des noisettes. Au Prince le profit, à l'écureuil l'honneur.



Le vent court sur la mer et pousse un navire qui file sur les vagues, toutes voiles gonflées, le long de l'île escarpée, passant la ville grande. Les canons du port tirent, ordonnent au navire de s'arrêter. Débarquent sur la jetée les marchands. Le Prince Gvidon les invite comme hôtes. Il les nourrit, les fait boire, leur enjoint de répondre :



— De quoi faites-vous le commerce et maintenant où vous rendez-vous ?

Les voyageurs de répondre :

— Nous avons parcouru le monde entier ; nous avons fait le commerce des chevaux, uniquement des étalons du Don. Maintenant nous sommes au terme du voyage. Et notre chemin est long, passant l'île Bouyane, jusque chez le glorieux Saltan.

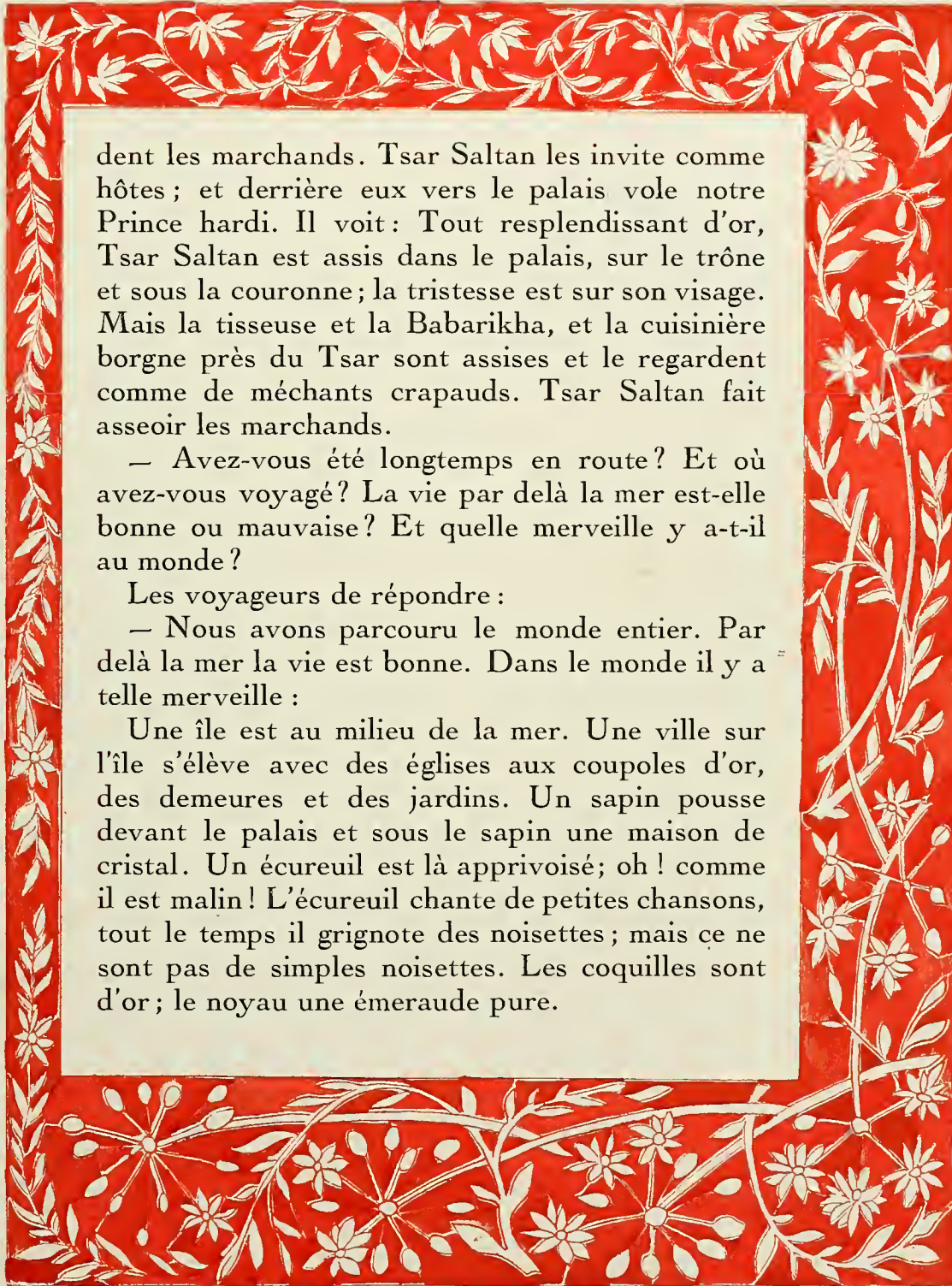
Le Prince Gvidon alors leur dit :

— Bon voyage à vous, messires, sur la mer et l'océan, jusqu'au glorieux Tsar Saltan. Dites-lui : Le Prince Gvidon envoie son salut au Tsar.

Les marchands s'inclinent devant le Prince. Ils sortent, se mettent en chemin. Le Prince est au bord de la mer et déjà le cygne se balance sur les vagues. Le Prince supplie ; son âme implore. Un désir ardent l'emporte. Et de nouveau le cygne en un clin d'œil l'asperge entièrement. Le Prince est changé en une mouche. Il vole, il descend entre ciel et mer sur le navire et se cache dans une fissure.



E vent gaiement siffle, le navire gaiement fuit, passant l'île Bouyane, vers le royaume du glorieux Saltan. Et déjà de loin les voyageurs voient la terre désirée. Sur la rive descen-



dent les marchands. Tsar Saltan les invite comme hôtes ; et derrière eux vers le palais vole notre Prince hardi. Il voit : Tout resplendissant d'or, Tsar Saltan est assis dans le palais, sur le trône et sous la couronne ; la tristesse est sur son visage. Mais la tisseuse et la Babarikha, et la cuisinière borgne près du Tsar sont assises et le regardent comme de méchants crapauds. Tsar Saltan fait asseoir les marchands.

— Avez-vous été longtemps en route ? Et où avez-vous voyagé ? La vie par delà la mer est-elle bonne ou mauvaise ? Et quelle merveille y a-t-il au monde ?

Les voyageurs de répondre :

— Nous avons parcouru le monde entier. Par delà la mer la vie est bonne. Dans le monde il y a telle merveille :

Une île est au milieu de la mer. Une ville sur l'île s'élève avec des églises aux coupes d'or, des demeures et des jardins. Un sapin pousse devant le palais et sous le sapin une maison de cristal. Un écureuil est là apprivoisé ; oh ! comme il est malin ! L'écureuil chante de petites chansons, tout le temps il grignote des noisettes ; mais ce ne sont pas de simples noisettes. Les coquilles sont d'or ; le noyau une émeraude pure.



ES gens veillent sur l'écureuil; plusieurs domestiques le servent et un scribe est appointé pour garder un compte strict des noisettes. La garde lui rend les honneurs. Des coquilles ils frappent de la monnaie et la lancent dans le monde. Des jeunes filles versent les émeraudes dans le trésor en lieu secret. Tous dans cette île sont riches; nulle part des chaumières, partout des palais. Règne sur eux le Prince Gvidon et il te fait saluer.

Tsar Saltan s'étonne de cette merveille.

— Si seulement je vis, je verrai l'île merveilleuse et séjournerai chez Gvidon.

Mais la tisseuse et la cuisinière avec la vieille mère Babarikha ne veulent pas le laisser visiter l'île merveilleuse. Ricanant en dessous, la tisseuse dit au Tsar :

— Qu'y a-t-il là de merveilleux? Un écureuil grignote de petites pierres; il rejette l'or et en tas il range les émeraudes. Tu ne nous étonneras pas avec cela. Est-ce vrai ou non ce que tu dis?... En tout cas, il est au monde une autre merveille: La mer se gonfle tumultueusement, bouillonne, pousse un hurlement, se lance sur la rive déserte, s'étale en une course bruyante et apparaissent sur la



grève, couverts d'écailles étincelantes comme le feu, trente-trois héros, beaux et braves, de jeunes géants, tous pareils comme si on les avait choisis. Avec eux leur gouverneur Tchernomor. C'est une merveille. Voilà vraiment une merveille! on peut le dire en vérité.



ES marchands avisés se taisent et ne veulent pas discuter avec elle. Tsar Saltan s'étonne de cette merveille; mais Gvidon se fâche, se fâche, bourdonne et se pose juste sur l'œil gauche de sa tante. La tisseuse pâlit :

— Aïe!

Et du coup elle est borgne. Tous crient :

— Attrape, attrape, écrase-la, écrase-la! Ah, tu vas voir! Attends un peu!

Mais le Prince, par la fenêtre, tranquillement vers son royaume à travers la mer vole.



DE nouveau le Prince marche au bord de la mer bleue; il ne détache pas ses yeux de la mer bleue; soudain sur les eaux limpides le cygne blanc nage.

— Bonjour, mon beau Prince, pourquoi es-tu

sombre comme un jour de pluie, de quoi t'affliges-tu? lui dit-il.

Le Prince Gvidon lui répond :

— La tristesse, le souci m'accablent. Je voudrais avoir dans mon royaume une merveille étonnante.

— Et quelle est cette merveille?

— Quelque part l'océan se soulève tumultueusement et pousse un hurlement; il s'élance sur la rive déserte, s'étale en une course bruyante et apparaissent sur la grève trente-trois héros, beaux et jeunes, des géants hardis, tous pareils comme si on les avait choisis. Avec eux leur gouverneur Tchernomor.

Au Prince le cygne répond :

— Voilà, Prince, ce qui te chagrine? Ne t'attriste pas, ô mon âme. Je connais cette merveille : ces héros marins sont mes frères. Cesse de t'affliger, rentre chez toi et attends comme hôtes mes frères.



Le Prince s'en va, ayant oublié son chagrin, s'assied au sommet de la tour et, vers la mer, il regarde. Soudain la mer s'agite à l'entour, s'étale en une course bruyante et laisse sur la berge trente-trois héros couverts d'écailles étincelantes comme le feu. S'avancent les héros, deux par deux, et sous ses cheveux blancs leur

gouverneur devant eux marche et les conduit vers la ville. Le Prince Gvidon descend de la tour, rencontre ses chers hôtes. En hâte le peuple accourt. Le chef dit au Prince :



E cygne nous a envoyés à toi et nous a donné l'ordre de garder ta ville glorieuse et de faire la ronde. A partir d'à présent chaque jour, ensemble et sans manquer, nous sortirons des eaux marines et marcherons autour de ces murs élevés. Ainsi nous nous reverrons bientôt. Cependant il est temps pour nous de regagner la mer : l'air terrestre nous est lourd.

Tous ensuite rentrent chez eux dans la mer.



Le vent court sur la mer, pousse un navire qui file sur les vagues, toutes voiles gonflées, le long de l'île escarpée, passant la ville grande. Les canons du port tirent, ordonnent au navire de s'arrêter. Débarquent sur la jetée les marchands. Le Prince Gvidon les invite comme hôtes. Il les nourrit, les fait boire et leur enjoint de répondre :

— De quoi faites-vous le commerce ? Et maintenant où vous dirigez-vous ?

Les voyageurs de répondre :

— Nous avons parcouru la terre entière, faisant le commerce de l'acier, de l'argent et de l'or pur. Maintenant nous sommes au terme du voyage. Et notre chemin est long, passant l'île Bouyane, jusqu'au royaume du glorieux Saltan.

Le Prince leur dit alors :

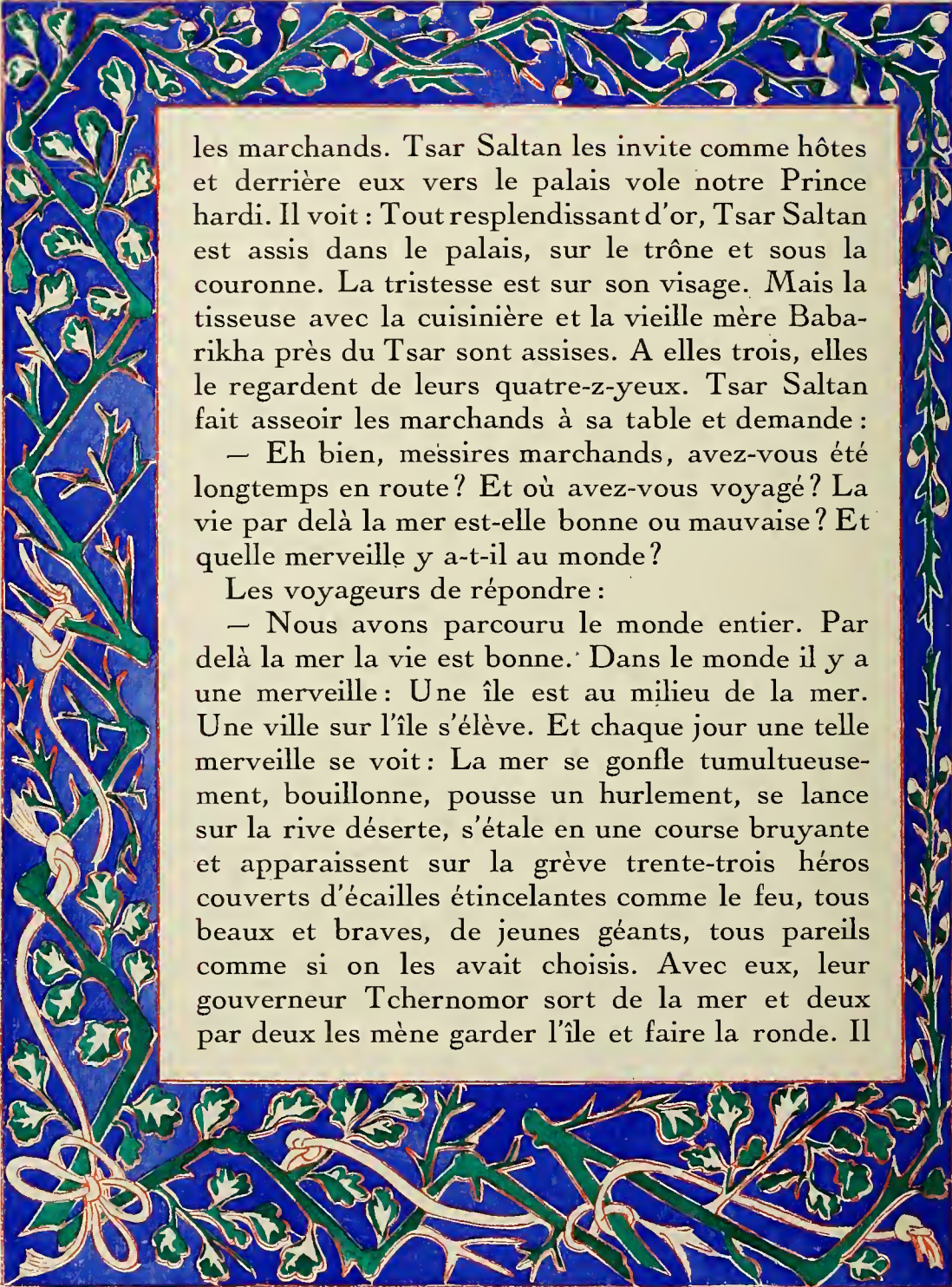
— Bon voyage à vous, messires, sur la mer et sur l'océan, jusqu'au glorieux Tsar Saltan. Dites-lui : Le Prince Gvidon envoie son salut au Tsar.



ES marchands s'inclinent devant le Prince. Ils sortent, se mettent en chemin. Le Prince est au bord de la mer et déjà le cygne se balance sur les vagues. Le Prince supplie ; son âme implore. Un désir ardent l'emporte. Et de nouveau le cygne en un clin d'œil l'asperge entièrement. Le Prince se change en un bourdon ; il vole, il bourdonne ; il rattrape le navire sur la mer ; doucement il se pose sur la poupe et se cache dans une fissure.



Le vent gaiement siffle, le navire gaiement fuit, passant l'île Bouyane, vers le royaume du glorieux Saltan. Et déjà, de loin les voyageurs voient la terre désirée. Sur la rive descendent



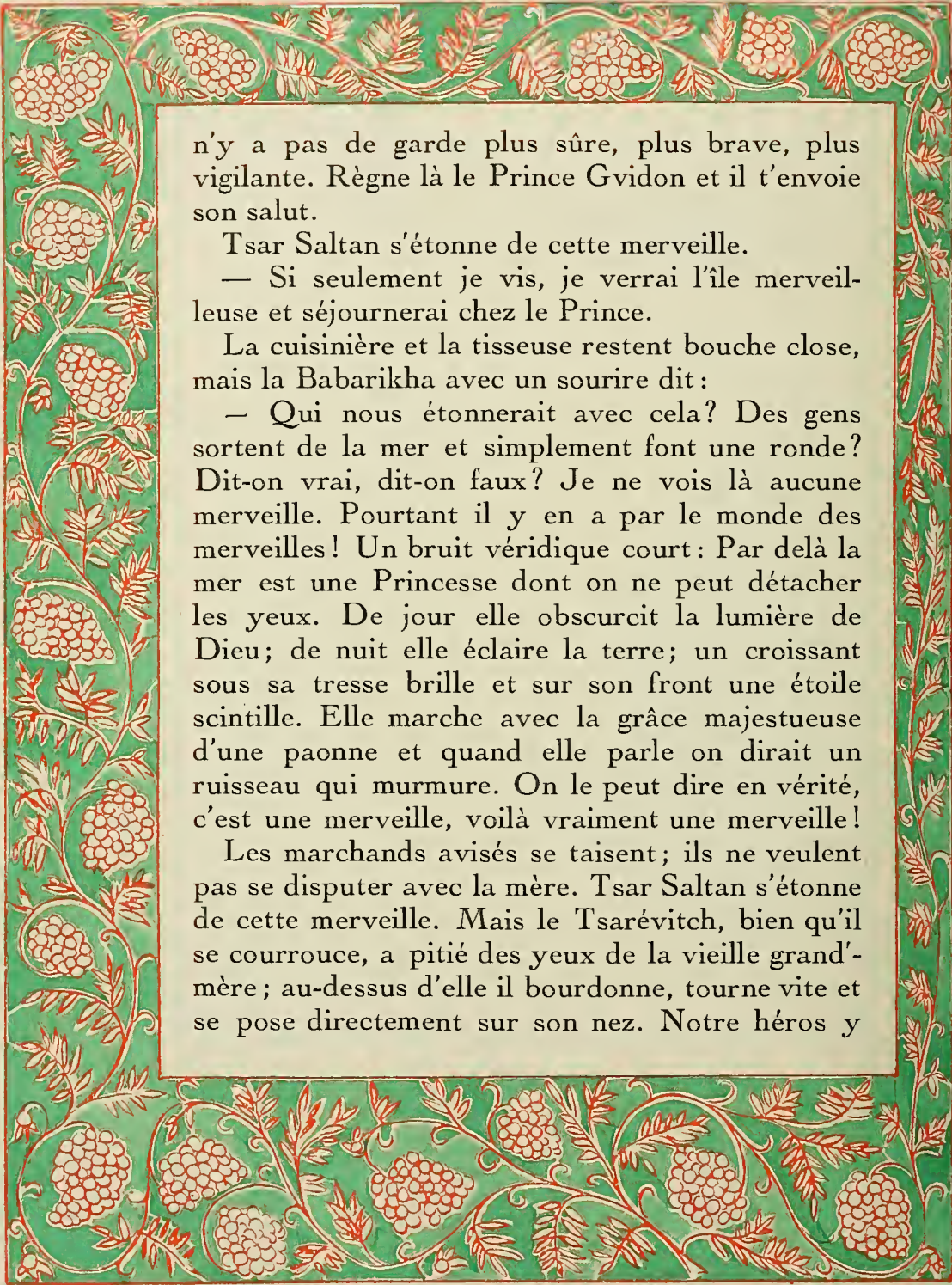
les marchands. Tsar Saltan les invite comme hôtes et derrière eux vers le palais vole notre Prince hardi. Il voit : Tout resplendissant d'or, Tsar Saltan est assis dans le palais, sur le trône et sous la couronne. La tristesse est sur son visage. Mais la tisseuse avec la cuisinière et la vieille mère Babarikha près du Tsar sont assises. A elles trois, elles le regardent de leurs quatre-z-yeux. Tsar Saltan fait asseoir les marchands à sa table et demande :

— Eh bien, messires marchands, avez-vous été longtemps en route ? Et où avez-vous voyagé ? La vie par delà la mer est-elle bonne ou mauvaise ? Et quelle merveille y a-t-il au monde ?

Les voyageurs de répondre :

— Nous avons parcouru le monde entier. Par delà la mer la vie est bonne. Dans le monde il y a une merveille : Une île est au milieu de la mer. Une ville sur l'île s'élève. Et chaque jour une telle merveille se voit : La mer se gonfle tumultueusement, bouillonne, pousse un hurlement, se lance sur la rive déserte, s'étale en une course bruyante et apparaissent sur la grève trente-trois héros couverts d'écailles étincelantes comme le feu, tous beaux et braves, de jeunes géants, tous pareils comme si on les avait choisis. Avec eux, leur gouverneur Tchernomor sort de la mer et deux par deux les mène garder l'île et faire la ronde. Il





n'y a pas de garde plus sûre, plus brave, plus vigilante. Règne là le Prince Gvidon et il t'envoie son salut.

Tsar Saltan s'étonne de cette merveille.

— Si seulement je vis, je verrai l'île merveilleuse et séjournerai chez le Prince.

La cuisinière et la tisseuse restent bouche close, mais la Babarikha avec un sourire dit :

— Qui nous étonnerait avec cela? Des gens sortent de la mer et simplement font une ronde? Dit-on vrai, dit-on faux? Je ne vois là aucune merveille. Pourtant il y en a par le monde des merveilles! Un bruit véridique court: Par delà la mer est une Princesse dont on ne peut détacher les yeux. De jour elle obscurcit la lumière de Dieu; de nuit elle éclaire la terre; un croissant sous sa tresse brille et sur son front une étoile scintille. Elle marche avec la grâce majestueuse d'une paonne et quand elle parle on dirait un ruisseau qui murmure. On le peut dire en vérité, c'est une merveille, voilà vraiment une merveille!

Les marchands avisés se taisent; ils ne veulent pas se disputer avec la mère. Tsar Saltan s'étonne de cette merveille. Mais le Tsarévitch, bien qu'il se courrouce, a pitié des yeux de la vieille grand-mère; au-dessus d'elle il bourdonne, tourne vite et se pose directement sur son nez. Notre héros y

enfonce son dard. Sur le nez se lève une ampoule et de nouveau l'alarme est jetée :

— Au secours, pour l'amour de Dieu ! A la garde, attrape, attrape, écrase-le, écrase-le ! Ah ! tu vas voir, attends un peu, attends !.....

Mais le bourdon, par la fenêtre, tranquillement vers son royaume vole au-dessus de la mer.



E nouveau le Prince marche au bord de la mer bleue, il ne détache pas ses yeux de la mer bleue ; soudain sur les eaux limpides apparaît le cygne blanc.

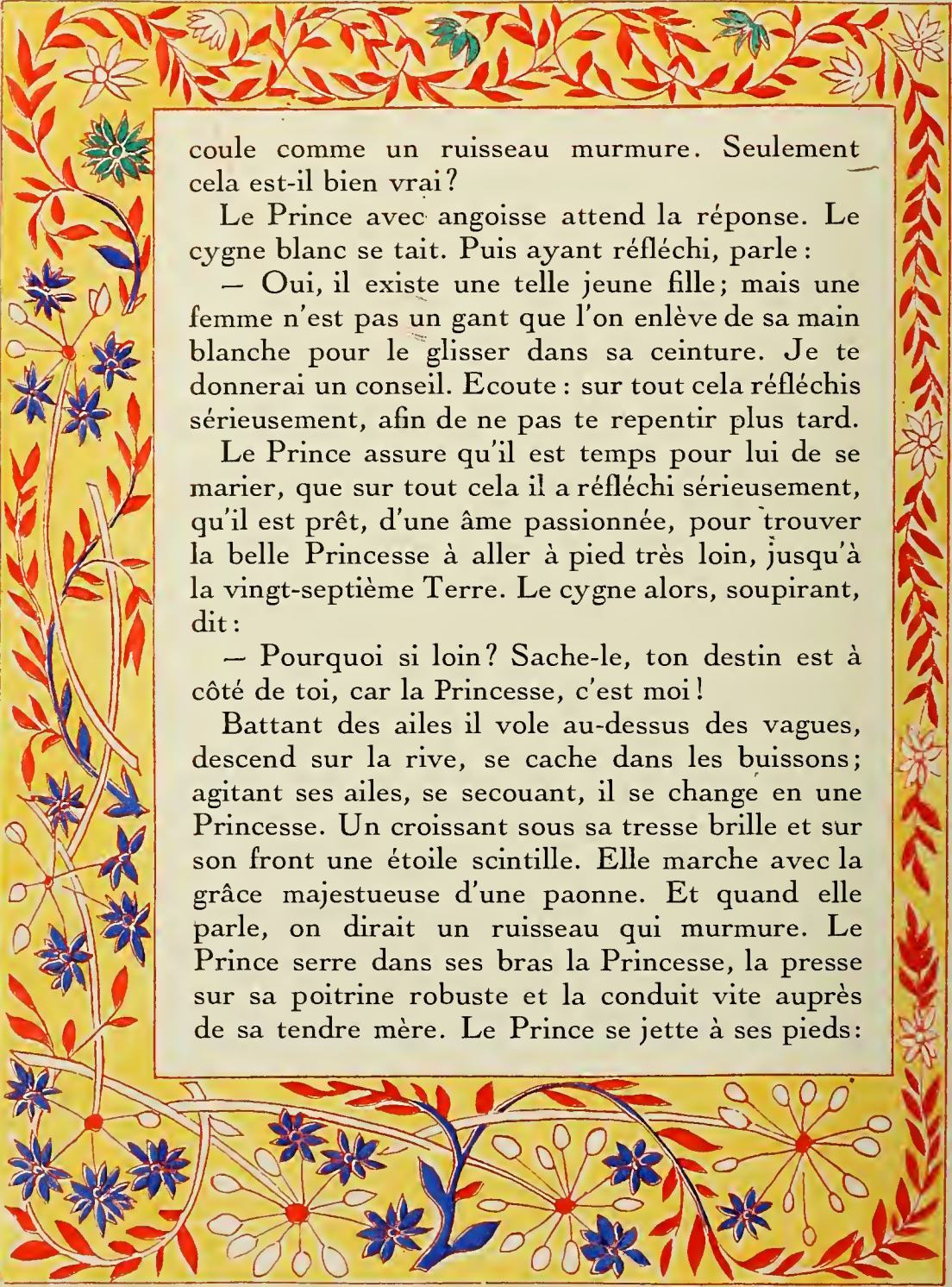
— Bonjour, mon beau Prince. Pourquoi es-tu sombre comme un jour de pluie ? De quoi t'affliges-tu ? lui dit-il.

Le Prince lui répond :

— La tristesse, le souci m'accablent. Les gens se marient : je le vois, il n'y a que moi qui reste seul.

— Mais qui as-tu en vue ?

— Dans le monde, dit-on, il y a une Princesse, dont on ne peut détacher les yeux. De jour elle obscurcit la lumière de Dieu et la nuit elle éclaire la terre ; un croissant sous sa tresse brille et sur son front une étoile scintille. Elle marche avec la grâce majestueuse d'une paonne. Sa parole douce



coule comme un ruisseau murmure. Seulement cela est-il bien vrai?

Le Prince avec angoisse attend la réponse. Le cygne blanc se tait. Puis ayant réfléchi, parle :

— Oui, il existe une telle jeune fille; mais une femme n'est pas un gant que l'on enlève de sa main blanche pour le glisser dans sa ceinture. Je te donnerai un conseil. Ecoute : sur tout cela réfléchis sérieusement, afin de ne pas te repentir plus tard.

Le Prince assure qu'il est temps pour lui de se marier, que sur tout cela il a réfléchi sérieusement, qu'il est prêt, d'une âme passionnée, pour trouver la belle Princesse à aller à pied très loin, jusqu'à la vingt-septième Terre. Le cygne alors, soupirant, dit :

— Pourquoi si loin? Sache-le, ton destin est à côté de toi, car la Princesse, c'est moi!

Battant des ailes il vole au-dessus des vagues, descend sur la rive, se cache dans les buissons; agitant ses ailes, se secouant, il se change en une Princesse. Un croissant sous sa tresse brille et sur son front une étoile scintille. Elle marche avec la grâce majestueuse d'une paonne. Et quand elle parle, on dirait un ruisseau qui murmure. Le Prince serre dans ses bras la Princesse, la presse sur sa poitrine robuste et la conduit vite auprès de sa tendre mère. Le Prince se jette à ses pieds:



— O Souveraine très chère, j'ai choisi une femme qui te sera une fille soumise. Et tous deux nous te demandons ton consentement et ta bénédiction. Bénis tes enfants pour qu'ils vivent en accord et en amour.

Sur leurs têtes abaissées, leur mère incline l'icone miraculeuse, verse des larmes et dit :



IEU vous récompensera, mes enfants.

Le Prince n'est pas long à se préparer; il épouse la Princesse; ils commencent à vivre ensemble, à vivre heureux et attendent un enfant.



E vent sur la mer court, pousse un navire qui file sur les vagues, toutes voiles gonflées, le long de l'île escarpée, passant la ville grande. Les canons du port tirent, ordonnent au navire de s'arrêter. Débarquent sur la jetée les marchands. Le Prince Gvidon les invite comme hôtes. Il les nourrit, les fait boire et leur enjoint de répondre :

— De quoi faites-vous le commerce? Et maintenant où vous rendez-vous?

— Nous avons parcouru le monde entier. Nous avons fait le commerce profitable des marchan-



dises défendues. Mais notre chemin est long encore qui mène chez nous à l'orient, passant l'île Bouyane, jusqu'au royaume du glorieux Saltan.

Le Prince leur dit alors :

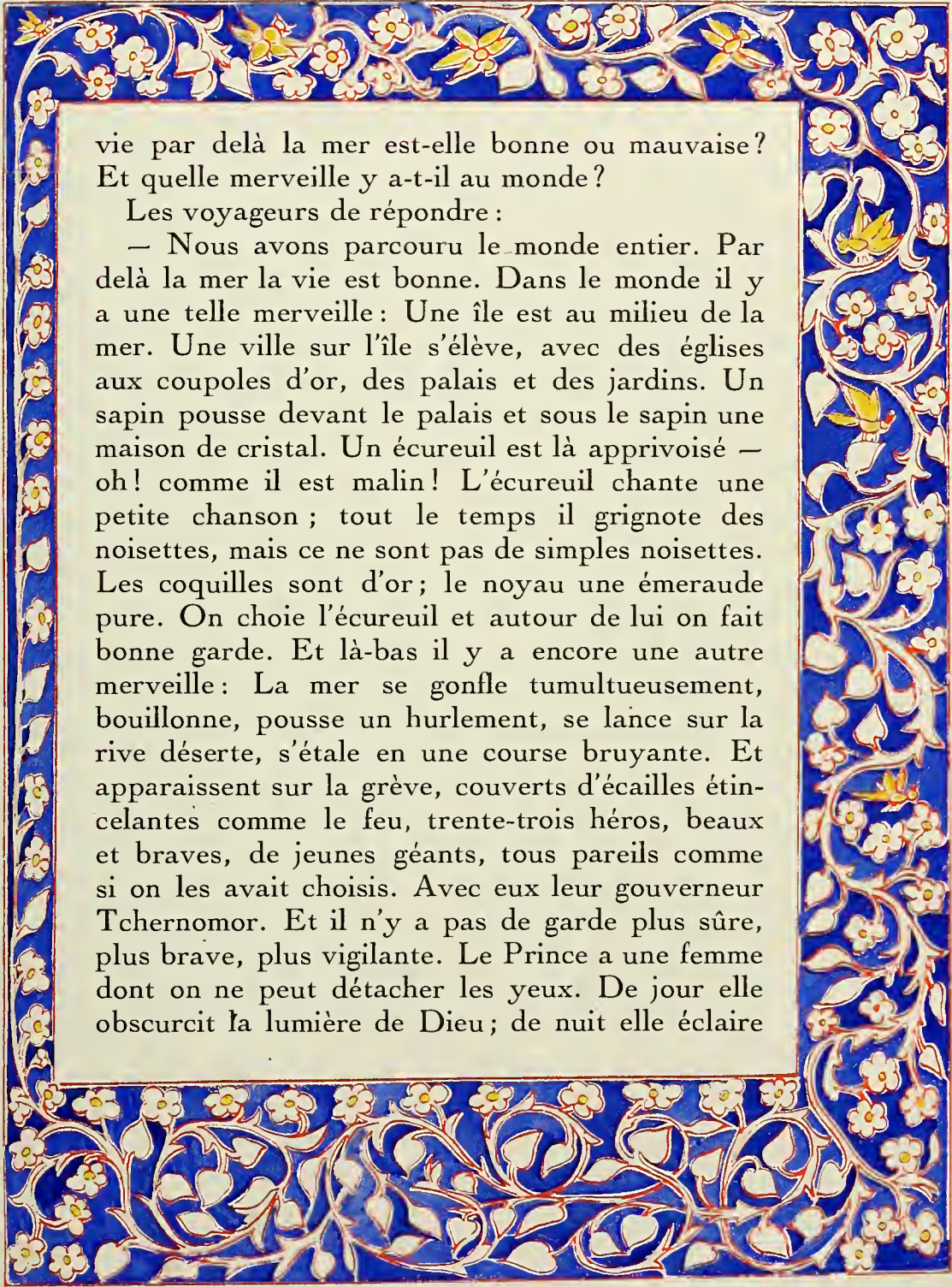
— Bon voyage à vous, messires, sur la mer et sur l'océan, jusqu'au glorieux Tsar Saltan. Rappelez à votre Seigneur qu'il a promis d'être notre hôte et que jusqu'ici il n'est pas venu. Je lui envoie mon salut.

Les marchands se mettent en route, mais le Prince Gvidon cette fois-ci reste à la maison et ne se sépare pas de sa femme.



E vent gaiement siffle, le navire gaiement file, passant l'île Bouyane vers le royaume du glorieux Saltan. Et déjà de loin les voyageurs voient la terre connue. Sur la rive descendent les marchands. Tsar Saltan les invite comme hôtes. Ils voient : Dans le palais le Tsar est assis sous sa couronne. Et la tisseuse et la cuisinière avec la vieille mère Babarikha sont assises près du Tsar et toutes trois le regardent de leurs quatre-z-yeux. Tsar Saltan fait asseoir les marchands à sa table et demande :

— Et vous, messires marchands, avez-vous été longtemps en route ? Et où avez-vous voyagé ? La



vie par delà la mer est-elle bonne ou mauvaise?
Et quelle merveille y a-t-il au monde?

Les voyageurs de répondre :

— Nous avons parcouru le monde entier. Par delà la mer la vie est bonne. Dans le monde il y a une telle merveille : Une île est au milieu de la mer. Une ville sur l'île s'élève, avec des églises aux coupoles d'or, des palais et des jardins. Un sapin pousse devant le palais et sous le sapin une maison de cristal. Un écureuil est là apprivoisé — oh ! comme il est malin ! L'écureuil chante une petite chanson ; tout le temps il grignote des noisettes, mais ce ne sont pas de simples noisettes. Les coquilles sont d'or ; le noyau une émeraude pure. On choisit l'écureuil et autour de lui on fait bonne garde. Et là-bas il y a encore une autre merveille : La mer se gonfle tumultueusement, bouillonne, pousse un hurlement, se lance sur la rive déserte, s'étale en une course bruyante. Et apparaissent sur la grève, couverts d'écailles étincelantes comme le feu, trente-trois héros, beaux et braves, de jeunes géants, tous pareils comme si on les avait choisis. Avec eux leur gouverneur Tchernomor. Et il n'y a pas de garde plus sûre, plus brave, plus vigilante. Le Prince a une femme dont on ne peut détacher les yeux. De jour elle obscurcit la lumière de Dieu ; de nuit elle éclaire

la terre; un croissant sous sa tresse brille et sur son front une étoile scintille. Le Prince Gvidon règne sur cette ville et tous le louent avec zèle. Il t'envoie son salut et te fait reproche, car tu lui as promis ta visite et jusqu'ici tu n'es pas venu.

Cette fois-ci le Tsar ne peut plus attendre. Il ordonne d'armer sa flotte. Mais la tisseuse avec la cuisinière et la vieille mère Babarikha, ne veulent pas lui permettre de voir l'île merveilleuse. Tsar Saltan ne les écoute pas et d'un mot les arrête :

— Qui suis-je? Le Tsar, ou un enfant? dit-il sans plaisanter. Maintenant je pars.

Il frappe du pied, sort et fait claquer la porte.



la fenêtre Gvidon est assis. Silencieux il regarde vers la mer. Elle ne fait pas de bruit, elle n'est pas agitée. A peine frissonne-t-elle. Et, dans le lointain azuré, des navires apparaissent. Sur les plaines de l'océan avance la flotte de Tsar Saltan. Le Prince Gvidon sursaute, il appelle à haute voix :

— O mère chérie, et toi, jeune Princesse, regardez là-bas. Notre père vient ici.

Déjà la flotte touche l'île. Le Prince Gvidon regarde par une longue-vue. Le Tsar se tient sur la proue et les regarde par une longue-vue. Avec



lui, la tisseuse et la cuisinière avec la vieille mère Babarikha s'étonnent à voir un pays inconnu. Soudain les canons tirent, tonnent, les carillons sonnent dans les clochers. Gvidon lui-même descend à la mer. Là il rencontre le Tsar avec la cuisinière, la tisseuse et la vieille mère Babarikha. A la ville il conduit le Tsar sans prononcer une parole.



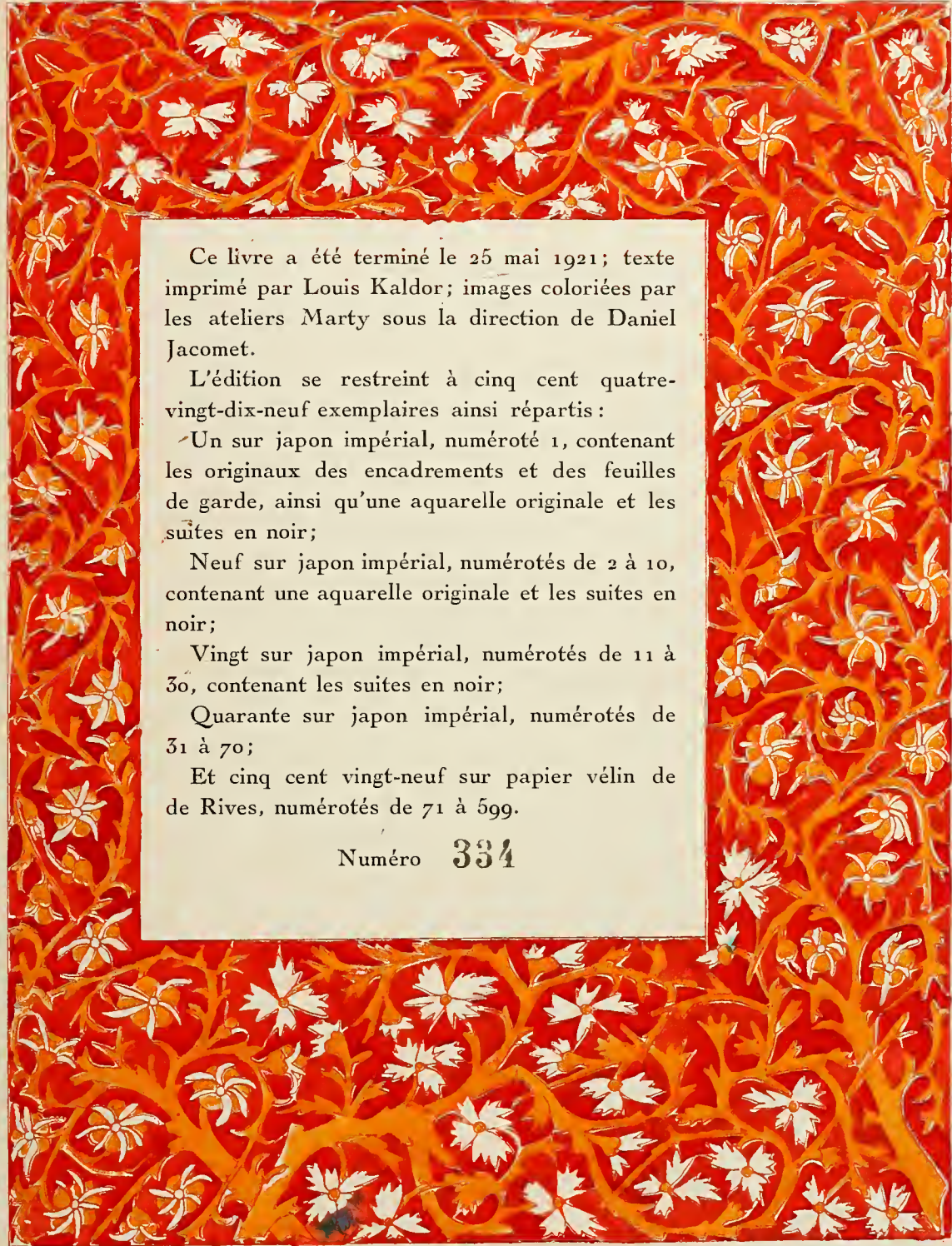
TOUS maintenant entrent dans le palais. Aux portes brillent les armures de trente-trois héros qui se tiennent devant les yeux du Tsar, tous jeunes et beaux, des géants hardis, tous égaux comme s'ils avaient été choisis et avec eux leur gouverneur Tchernomor. Le Tsar entre dans la cour vaste. Là sous un sapin élevé, un écureuil chante des chansons, grignote des noisettes d'or, en tire des émeraudes, les range dans un petit sac et la grande cour est parsemée de coquilles d'or. Les hôtes avancent plus loin ; fiévreusement ils regardent. Qui est-ce ? La Princesse merveilleuse ! Sous sa tresse un croissant brille ; une étoile sur son front scintille ; elle marche avec la grâce majestueuse d'une paonne. Et elle conduit sa belle-mère. Le Tsar la voit, la reconnaît... Son cœur ardent bat avec force.

— Que vois-je ? Qu'est cela ? Comment !.....
Et sa respiration s'arrête. Le Tsar fondant en larmes, étreint la Tsaritsa et son fils et la jeune femme. Ils s'assoient tous à table. Un joyeux festin commence. Mais la tisseuse et la cuisinière avec la vieille mère Babarikha se cachent dans les coins. On les y trouve avec peine. Alors elles se confessent, s'accusent, sanglotent. Le Tsar dans la joie de l'heure, les renvoie toutes trois à la maison. Le jour passe ; Tsar Saltan à moitié ivre est mené à son lit.

J'étais là ; j'ai bu de l'hydromel et de la bière ; à peine y ai-je trempé les moustaches.







Ce livre a été terminé le 25 mai 1921; texte imprimé par Louis Kaldor; images coloriées par les ateliers Marty sous la direction de Daniel Jacomet.

L'édition se restreint à cinq cent quatre-vingt-dix-neuf exemplaires ainsi répartis :

Un sur japon impérial, numéroté 1, contenant les originaux des encadrements et des feuilles de garde, ainsi qu'une aquarelle originale et les suites en noir;

Neuf sur japon impérial, numérotés de 2 à 10, contenant une aquarelle originale et les suites en noir;

Vingt sur japon impérial, numérotés de 11 à 30, contenant les suites en noir;

Quarante sur japon impérial, numérotés de 31 à 70;

Et cinq cent vingt-neuf sur papier vélin de de Rives, numérotés de 71 à 599.

Numéro **334**

CE CONTE TRADUIT PAR
CLAUDE ANET ET DÉCORÉ
PAR NATALIA GONTCHAROVA



A ÉTÉ IMPRIMÉ POUR LA
SIRÈNE SOUS LA DIRECTION
DE BERTRAND GUÉGAN







